

VOLER LES ÂMES

HANNA
ANTHONY



Hanna Anthony

Voler les âmes

© Hanna Anthony, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6544-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Une vie si délicieuse devait combler ses vœux. Mais on se lasse de tout, le plus grand bonheur devient fade quand il est continuel, qu'il roule toujours sur la même chose et qu'on se trouve exempt de crainte et d'espérance. »

La Belle et la Bête

Gabrielle-Suzanne de Villeneuve

Chapitre 1.

Les klaxons d'un automobiliste pressé. Le mugissement du métro sur une ligne aérienne. Les piétons qui la bousculent sans un mot. Bras serrés contre son corps frêle, Camille marche, hésitante et observe le troupeau de voyageurs que les souterrains de Paris dégorge. Elle cherche *son visage* en chaque passant, persuadée qu'il est là, quelque part et qu'il s'apprête à bondir sur elle. L'effervescence de la capitale et les grandes artères encombrées par les voitures la heurtent, comme si elle avait été jetée dans une arène.

Dans l'obscurité du soir, les édifices, les façades travaillées, les portes racoleuses, les rues, les commerces, tout lui semble inconnu et familier à la fois. Désorientée, Camille tourne sur elle-même pour trouver ses repères. La nuit qui tombe est une embuscade à laquelle elle veut échapper. Un bar-tabac miteux, le Marigny, attire son attention. Seules deux lettres lumineuses clignotent encore faiblement sur la devanture rongée par les années. Camille entre et se cogne contre le comptoir derrière lequel le barman sèche méthodiquement des verres à bière.

— Il va me tuer, aidez-moi, je vous en prie, implore-t-elle.

Il lui arrachera les ongles un à un, sectionnera sa « langue de pute » alors qu'elle sera encore vivante. Elle se souvient de son regard quand il lui a lancé : « Je te retrouverai et je te torturerai. » Une résignation mêlée de fatalisme l'a submergée. Elle a songé à abdiquer. Se taire. Abandonner la lutte. La reddition comme unique chance de survie.

— Il va vous tuer, vous dites ? C'est sérieux, ça. Qui c'est ? C'est vot' gars ? répond le barman, d'une voix calme, en se grattant la tête.

Tout en rangeant quelques verres, il jette un coup d'œil à deux clients qui chuchotent entre eux. Comme Camille garde le silence, il s'appuie sur le comptoir et s'approche d'elle, un sourcil arqué.

— Écoutez, si c'est une histoire avec un gars, on peut appeler quelqu'un... la police, peut-être ? Mais si c'est pour raconter des salades, là, j'ai pas que ça à faire moi m'dame.

— Je vous jure, il va me retrouver. Il doit déjà être en train de me chercher. Il faut que vous m'aidiez...

— Mais c'est qui ce type ?

Les yeux vitreux de quelques individus essorés par l'existence, des types scotchés au bar, dont le visage raconte une histoire de solitude, se braquent sur elle. Une attraction dans la torpeur de cette triste soirée d'octobre, semblable à tant d'autres. Au fond de la gorge de Camille, le prénom qui matérialise son calvaire, celui du succube qui hante ses nuits, se coince en une boule de désespoir. *Ar-thur*. Deux syllabes qui tentent de passer le barrage de ses lèvres.

— Bon, vous vous appelez comment m'dame ?

Un instant, la mémoire de Camille se brouille.

— Camille, Camille Deschamps. Ça... ça a commencé dans la maison..., souffle-t-elle, en regardant à droite et à gauche.

— De quoi qui a commencé ? M'dame, je comprends pas un trait' mot de ce que vous dites.

— Il nous a manipulées. Il nous forçait à... à coucher avec lui. Il a dit qu'il allait brûler mon corps. Il m'a torturée. Il m'a... violée. J'étais... Je travaillais dans une entreprise. Une banque en ligne. Il m'a poussée à quitter mon emploi.

— Hein ? Mais quand ça ? Qu'est-ce que c'est qu'une histoire ?

Entre les tempes de Camille se forme un désert. Depuis qu'elle a rencontré Arthur, le temps a filé comme quelques grains de sable échoués au creux de la main, emportés par une rafale. Et dans le fond, elle ne sait plus vraiment ce qu'elle raconte. Est-ce réel ? Ou était-ce un long cauchemar ? Les bribes confuses de ce soir lors duquel leurs regards se sont mêlés pour la première fois, un bref instant qui a *scellé son destin*, lui reviennent. Arthur avait intégré son existence comme un prophète, marquant l'hégire de sa vraie vie, avait-elle d'abord pensé, emplie d'espoir. Et il disait qu'elle était sa préférée. Sa pépète. Sa muse. Ces surnoms secrets la faisaient rosir de plaisir. Chaque fois qu'il l'appelait ainsi, la joie lui donnait le tournis. Les larmes d'un rire nerveux fuyaient ses yeux. Comment a-t-elle pu avaler ça ? Il déclarait la même chose à chacune d'entre elles pour maintenir son emprise.

Une expression de stupeur flotte sur le visage du barman. Une ride lui scinde le front.

— M'dame, si c'est une histoire de viol ou de meurtre, faut appeler la police. Moi, j'peux pas vous aider.

Le miroir accroché derrière le comptoir renvoie à Camille l'image d'une vagabonde. Elle prend alors conscience de l'incohérence de ses propos, de l'étrangeté de son accoutrement. Sa chevelure se rebelle, des plaques rouges et boursouflées colonisent son cou. Son K-way, inapte à affronter l'atmosphère glacée qui enveloppe la capitale, est rapiécé. Son histoire est décousue. L'homme pense qu'elle brode, elle le remarque à son mouvement de recul, presque imperceptible, à sa pomme d'Adam qui roule lorsqu'il déglutit.

— Z'avez vraiment pas l'air bien, pas bien du tout même, articule-t-il en secouant la tête. Z'êtes toute blanche. Asseyez-vous deux minutes, peut-être.

Une vague nausée fait tanguer le monde de Camille, qui s'effondre sur la chaise désignée par le barman. Ses paupières papillonnent. Autour d'elle, les visages sont flous, leurs contours ondulent. La réalité est une aquarelle dont les couleurs se diluent. Les sons du bar, les murmures des habitués, le cliquetis des verres se muent en un bourdonnement lointain. Une sueur froide perle sur sa nuque, et son cœur cogne contre ses côtes comme un oiseau en cage. Le barman se penche vers elle : « Hé, m'dame, vous m'entendez ? Vous avez mangé quelque chose aujourd'hui ? Vous voulez un peu d'eau ? » Sa voix semble venir d'un autre monde. Camille tente de répondre, mais sa gorge ne laisse passer qu'un gémissement rauque. Quelqu'un murmure : « Elle va faire un malaise, appelez les secours. » Le mot « secours » résonne dans la conscience de Camille. Sa mère. Elle veut voir sa mère. Mais les images défilent trop vite, comme un carrousel d'enfants dans lequel elle aurait été ceinturée : les rires des autres filles, Arthur, son sourire carnassier, son immense maison aux murs perforés de baies vitrées, entourée par la forêt de Fontainebleau, cette première soirée durant laquelle il l'a déshabillée et lui a susurré de se détendre...

Le temps se distord. L'esprit de Camille se détache. Elle lévite vers le plafond du bar depuis lequel elle aperçoit une femme aux épaules voûtées. Son visage est marqué par des creux et des plis, une cartographie des épreuves de la vie. La femme est escortée vers l'ambulance garée sur le trottoir. Les faisceaux de la sirène du véhicule strient le rideau de la nuit. Camille a l'impression de marcher, mais elle n'entend pas le son de ses pas. Elle arpente un banc de coton et se sent légère, comme si elle flottait dans un rêve. Une distance, frontière transparente, non palpable, la sépare de la réalité et en arrondit les angles. Lentement, son esprit réintègre son corps. Ses sens se réveillent. On examine ses bras, ses poignets, les creux de ses coudes. On plonge dans ses pupilles dilatées par la peur. On cherche les traces d'une injection, les bleus, les indices d'une vie

dissolue. On lui pose des questions. Encore des questions. Elle raconte à nouveau son histoire. *S'il la retrouve, il la tuera.* Elle est catégorique.

Un des infirmiers se tourne vers son collègue et décrète : « C'est une bouffée délirante aiguë. Un délire de persécution. » Mais Camille ne les écoute plus, sa vision se brouille, ses paupières l'enferment dans une nuit intérieure. Alors qu'elle est allongée sur le brancard de l'ambulance, elle sombre.

Lorsqu'elle rouvre les yeux, un silence oppressant enveloppe la chambre d'hôpital, uniquement rompu par le bip régulier d'un moniteur cardiaque. Une odeur de nourriture industrielle et de désinfectant imprègne l'air. Les néons blafards zèbrent le plafond et diffusent une lumière froide. Dans son lit aux draps blancs, Camille se sent un mieux. Les ansiolytiques ont agi, la vie a repris ses contours initiaux. L'apaisement la gagne peu à peu. Son ancienne existence, reléguée en second plan ces derniers mois, lointaine, comme un souvenir enfoui dont on rejoue les séquences pour le raviver, lui revient. Son discernement, effacé par les brimades et les dévalorisations constantes d'Arthur, a rejailli en elle. Un mince lambeau de force lui reste. Les fragments de sa mémoire se ressoudent progressivement : elle s'appelle Camille Lucie Joséphine Deschamps et elle est née le 17 février 1996 à Lille. Autrefois, elle menait une vie banale, semblable à des milliers de jeunes femmes. Jusqu'à ce qu'elle croise sur la toile le chemin d'un influenceur, véritable escroc du bonheur. Érigé sur le trône du royaume numérique, doté d'une gueule d'ange et d'une aura lumineuse, il les a endoctrinées en leur enseignant ce qu'elles doivent aimer, penser, haïr, faire, ne pas faire. Il a piloté leur esprit, il a abusé d'elles. Et elles clouent toutes leurs lèvres par peur des représailles.

Chapitre 2.

Deux ans et demi plus tôt

Le troisième étage de l'entreprise était presque vide. En début de semaine, la plupart des collaborateurs de Fleeya travaillaient depuis leur domicile. Camille s'installa sur sa chaise ergonomique et posa son sac à main sur le bureau. Une douleur dans le pied gauche lui arracha une légère grimace. Le matin même, le tiraillement était apparu lors de sa courte séance de yoga. Peut-être avait-elle mis trop d'intensité dans la posture du guerrier. Avant d'allumer son ordinateur pour se perdre dans ses e-mails, Camille consulta une dernière fois l'écran de son téléphone portable, à l'affût d'une notification. Un message d'un prétendant sur un site de rencontres, un *match*, un SMS, mais aucun poinçon rouge ne s'affichait sur le logo de ses applications. Au moment où elle s'apprêtait à enclencher le mode avion, l'appareil vibra, indiquant une nouvelle publication Instagram de l'influenceur @Arthur_good_life : un rappel de sa première conférence IRL¹ sur le thème « Mieux vivre dans un monde anxiogène », prévue en fin de journée. Sans vraiment réfléchir, Camille s'y était inscrite avec une de ses amies. Depuis quelques semaines, elle suivait l'influenceur avec davantage de ferveur. C'est vrai qu'elle le trouvait attirant, charmant même, et, dans ses courtes vidéos, elle avait toujours l'impression délicieuse qu'il s'adressait à elle, qu'il l'encourageait, qu'il lisait dans ses pensées. Il mettait le doigt sur chacun de ses doutes, qu'il dissipait ensuite grâce à une citation positive.

@Arthur_good_life avait d'abord gagné en notoriété grâce à son podcast *Ralentir !* aux trois cent mille auditeurs mensuels. Sur Instagram, il était désormais suivi pour ses conseils de vie, distillés chaque jour sous forme de mantras ou de *Facecam* de quelques secondes. Son activité était axée sur le bonheur et la pratique du yoga. À travers son approche holistique et écologique, il proposait à chacun de changer ses habitudes pour mieux vivre, en harmonie avec la nature. Mais il restait tout de même très discret, postait peu de *stories*, n'ouvrait jamais complètement les fenêtres de sa vie privée, en dehors de ses *lives* de méditation, tard le soir. Ses détracteurs, principalement des concurrents qui publiaient sur les mêmes thématiques, lui reprochaient ses propos sulfureux, anticapitalistes, radicaux, mais aussi sa manière innocente de mettre en avant son

physique pour captiver les foules, et notamment les femmes, qui composaient la majorité de son audience. Arthur avait beau être l'objet de critiques et se montrer extrême, ses contenus laissaient apercevoir à Camille un homme simple et accessible qui luttait contre les injustices du monde.

Au prix d'un effort, elle rangea finalement son téléphone dans son sac. Son regard traversa une fenêtre. Le soleil se cachait derrière les nuages épais qui dansaient, poussés par le vent, diffractant la lumière qui éclaboussait le sol. Les arbres nus se couvraient de bourgeons et la chape qui surplombait Paris depuis des semaines cédait lentement la place à une étoile bleutée, dans laquelle quelques oiseaux zigzaguaient. Camille tourna la tête vers son ordinateur et se décida à plonger dans les couloirs de lignes d'un article de blog.

À la fin de la matinée, alors qu'elle assistait à une énième réunion, le ton monta entre Pierre, le Responsable du site web de Fleeya et ses collègues.

— On n'insiste pas assez sur les bénéfices de notre banque pour les petites entreprises !

— C'est pas ça le problème Pierre, t'as vu les résultats des tests...

— Je pense que tu te trompes. On prend la mauvaise direction. Le taux de conversion est très bas.

Camille se contentait de hocher la tête en réprimant des bâillements de plus en plus véhéments. Ses paupières se rapprochaient l'une de l'autre et, à un moment, elle ne distingua ses pairs qu'à travers une mince fente. Simuler la concentration devenait de plus en plus difficile, un ravisseur avait pris possession de son esprit pour l'emmener dans les contrées lointaines de ses souvenirs. À cet instant, Camille voyageait dans le passé, elle le déformait, le réexaminait sous toutes les coutures, à la recherche de l'accroc qu'elle avait manqué, celui qui avait causé le délitement de l'existence si paisible et *prévisible* qu'elle menait encore il y a moins d'un an. Une procession d'images défilait dans sa tête.

Au mois de janvier, alors que ses règles étaient d'une régularité draconienne, elle avait passé plusieurs matinées d'affilée à filer aux toilettes de manière frénétique afin d'observer les fibres de sa culotte, en vain, à la recherche de la goutte criarde annonciatrice du grand bouleversement. Camille avait beau fixer le sous-vêtement entre ses jambes, celui-ci était toujours immaculé, dénué de la plus petite trace rouge. Décidée à percer le mystère de cette trêve inattendue, elle s'était rendue, fébrile, à la pharmacie la plus proche, l'estomac noué, pour se